

LE « SENTIMENT DE LA LANGUE »

Sylvie BRODZIAK*

Martine Mathieu-Job, *Y a-t-il une langue maternelle ?*

Ce que disent les écritures francophones, essai. Paris, Hermann, 2022.



Y-a-t-il une langue maternelle ? En posant cette question dans son essai paru chez Hermann en 2022, l'universitaire spécialiste des littératures francophones Martine Mathieu-Job n'entonne pas une énième ritournelle sur l'usage du français comme langue d'écriture chez les autrices et auteurs issus des ex-colonies françaises et / ou immigré.e.s ou exilé.e.s après les indépendances. Sans rejeter la perspective postcoloniale, elle place résolument son propos sur le terrain du sensible, afin de désengluier les littératures francophones des interprétations sociologiques ou idéologiques trop ghettoïsantes ou réductrices. Martine Mathieu-Job prend le parti d'examiner le *sentiment de la langue* dans la multiplicité des investissements affectifs et symboliques qu'il convoque et déploie à travers des œuvres littéraires, appréhendées en tant que telles.

Dans une première section intitulée « La langue maternelle : une fausse évidence », elle historicise le concept et déconstruit avec force exemples la représentation culturelle du legs de la langue comme fait naturel et universel. S'appuyant sur des auteurs comme Edmond Jabès, Jacques Derrida, Leïla Sebbar ou Akira Mizubayashi, elle note que le choix du français peut être salvateur ou frustrant, revendiqué ou subi, il se substitue, comme toute langue d'écriture, à une langue maternelle fantasmatique perdue que l'on cherche à retrouver ou à transposer dans la création. Cette passionnante première partie développe avec vigueur la nécessité de démystifier l'idée de l'existence d'une langue originelle unique et fixe. La langue de création se fonde toujours sur un plurilinguisme évident ou latent chez tout écrivain, qu'il soit translingue ou non.

Après avoir posé le préalable du caractère intime de la langue, la seconde section intitulée « Mythes linguistiques et sentiment de la langue » s'emploie à démontrer comment la langue française a pu asseoir des revendications nationalistes, voire suprématistes. Ancrant son raisonnement dans l'histoire, Martine Mathieu-Job revient sur les rivalités et hiérarchies qu'ont pu incarner les revendications linguistiques nationalistes en Occident, puis sur leur capacité de domination et d'oppression dans l'expansion coloniale. Elle étudie les phénomènes dissociatifs à l'œuvre chez des auteurs ou autrices qui ne possédaient plus la langue de leurs aïeux ou au contraire la valeur subversive et émancipatrice développée par ceux et celles qui pouvaient conjuguer celle-ci avec le français académique. Elle montre surtout la grande variété de situations vécues, de la dimension tragique de la langue chez ceux et celles qui sont tiraillé.e.s entre le français et leur langue « maternelle », à la jubilation de ceux et celles qui jouissent d'une liberté assumée dans le métissage

* Professeure des Universités, UMR-CNRS 9022 « Héritages », U. Cergy-Pontoise.

ou l'entre deux. Prenant appui sur un grand nombre de textes appartenant à tous les genres, Martine Mathieu-Job élabore une échelle littéraire du sentiment de la langue française allant de la souffrance à la jouissance, en passant par le malaise voire le rejet.

La troisième section, « Appropriations d'une langue », refuse d'assigner le français à un individu ou à une communauté de façon exclusive. Martine Mathieu-Job prouve que le français, lorsqu'il devient le matériau d'une création littéraire, se fonde sur l'impulsion d'une émotion, tant chez l'écrivain pour qui il est langue natale que pour celui ou celle qui la découvre et décide de la faire sienne. Toujours à partir d'exemples multiples —Khatibi, Daoud, Cioran, Beckett, Duras, etc. — elle définit la langue comme un territoire que tentent de s'approprier les imaginaires, chacun l'aménageant selon son histoire, ses désirs et ses rêves, sachant que toute appropriation d'une langue ne peut qu'être relative. Elle insiste sur la valeur de partage que peut soutenir la langue française ainsi appréhendée. Mais aussi sur sa valeur libératoire qui permet aux écrivaines et écrivains de la réinventer sans cesse par le lexique, la prosodie, les sonorités, bref l'originalité d'un style, dans la rencontre avec les autres langues, à l'exemple de Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi ou Rahimanana... Par là-même, elle rappelle que le choix d'écrire en français dans l'inventivité impulsée par leurs diverses sensibilités permet aux auteurs ou autrices de bousculer nombre de codes, qu'ils soient familiaux, religieux ou culturels, et de sortir des impasses mémorielles.



Martine Mathieu-Job.

Martine Mathieu-Job refuse d'élever des murs refermant la langue française sur un territoire frileusement protégé. Elle fait de l'écriture une expérience sensible accueillante et généreuse, capable de dire la pluralité et la diversité des humains et des sociétés. Son essai rigoureux et savant n'est ni ennuyeux ni austère. Il est à mettre dans les mains de tous ceux et de toutes celles qui étudient ou aiment les littératures d'expression française. Précis, convoquant de très nombreux textes, il stimule la réflexion, invite à la découverte et affirme que les littératures francophones entrent dans un perpétuel mouvement qui se moque de toutes les frontières réelles ou symboliques.